



Le capitaine rencontra la vieille fille, appuyée sur le bras de son neveu. (Page 199.)

— Mais que feras-tu ?

— Ne vous inquiétez pas, sire; allez toujours.

Et de Mouy commença par faire disparaître l'assiette, la serviette et le verre du roi, de façon qu'on pût croire qu'il était seul à table.

— Venez, sire, venez, s'écria La Mole en prenant le roi par le bras et l'entraînant dans l'escalier.

— De Mouy ! mon brave de Mouy ! s'écria Henri en tendant la main au jeune homme.

De Mouy baisa cette main, poussa Henri hors de la chambre, et en referma derrière lui la porte au verrou.

— Oui, oui, je comprends, dit Henri; il va se faire prendre, lui, tandis que nous nous sauvons, nous; mais qui diable peut nous avoir trahis ?

— Venez, sire, venez; ils montent, ils montent.

— En effet, la lueur des flambeaux commençait à ramper le long de l'étroit escalier, tandis qu'on entendait au bas comme une espèce de cliquetis d'épée.

— Alerte ! sire, alerte ! dit La Mole.

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

Quand M. de la Roche-Mâlo, après lui avoir raconté la tentative de meurtre dont sa fille et lui avaient failli être victimes, annonça l'intention où il était d'aller porter plainte à l'instant

même contre le meurtrier, le père de dona Luisa, épouvanté des menaces de l'ancien corsaire et sachant qu'il tenait tout ce qu'il promettait, se jeta aux genoux du capitaine en lui demandant la grâce de son ami.

— A une condition, dit durement M. de la Roche-Mâlo, c'est que vous laisserez dona Luisa libre d'épouser qui elle voudra.

— Qui elle voudra ! s'empressa de répondre l'ami d'Antonio Balma. Qui elle voudra ! répéta-t-il en se frappant la poitrine, comme pour témoigner de sa bonne foi.

— Bien ! dit le capitaine en regardant le commerçant d'un œil sévère; je reviendrai demain, à pareille heure. Faites préparer un contrat dont les noms resteront en blanc. Je pars après-demain, et je veux que ce contrat soit signé avant mon départ.

— Ce sera fait comme vous désirez, seigneur capitaine, se hâta de dire le marchand avec une humilité qui fit dédaigneusement hausser les épaules à M. de la Roche-Mâlo.

Le lendemain, l'officier public de la ville mettait à la place des noms restés en blanc, comme le capitaine l'avait désiré, les noms de Gontran de la Roche-Mâlo et de dona Christina-Luisa de Santa-Fé. Vingt-quatre heures après la signature de ce contrat, le capitaine faisait mettre à la voile pour la France, et quelques jours après leur arrivée à Cherbourg, M. de la Roche-Mâlo rachetait le domaine de ses ancêtres et y installait sa jeune femme.

Peu de mois après leur installation, madame de la Roche-Mâlo accouchait d'une jolie petite fille, qui recevait du père, une heure après sa naissance, le nom maternel, dona Christiana.

C'est l'histoire de cette jeune fille que nous allons raconter; et si nous avons (aussi brièvement que nous l'avons pu) fait la biographie de son père et de sa mère, c'est que l'un et l'autre devant jouer, par la suite, un rôle important dans ce drame, il nous a semblé nécessaire de faire connaître leurs commencements, pour mieux faire comprendre leur fin.

X

LA FAMILLE DE LA ROCHE-MALO

Or, voici ce qui se passait au château de la Roche-Mâlo, au commencement de novembre de l'année 1836, c'est-à-dire juste vingt ans, jour pour jour, après la naissance de mademoiselle de la Roche-Mâlo :

Dans une des grandes salles du château, assis chacun d'un côté d'une haute cheminée où brûlait sans flamber un gigantesque tronc d'orme, un jeune homme et une jeune fille, à peine éclairés par la flamme vacillante de la lampe suspendue au-dessus de leurs têtes, méditaient silencieusement, le jeune homme les deux coudes sur les genoux, les deux poings sous son menton, la jeune fille les deux pieds sur les chenets, les deux bras croisés et la tête penchée sur sa poitrine.

La jeune fille était brune, le jeune homme châtain clair.

Le visage de la jeune fille, d'une exquise beauté, révélait la force, et la figure du jeune homme, d'une grande distinction, annonçait la douceur.

C'était mademoiselle Christina et M. Édouard de la Roche-Mâlo, le frère et la sœur.

La sœur venait d'avoir vingt ans, le frère en avait dix-huit.

Il suffisait d'un seul instant de les regarder pour apprendre la parenté étroite qui les liait l'un à l'autre. Seulement, phénomène dont la nature n'est point avare, le frère avait toute la grâce délicate de la mère, et la sœur toute la mâle et énergique beauté du père.

Le jeune homme était sorti du collège Louis-le-Grand, où il venait d'achever ses études, à la fin de l'été de cette année. Son père, contrairement à la plupart des pères, voulant lui épargner les rudes travaux de la vie maritime, le destinait au barreau, et sa mère, semblablement à la plupart des mères, souhaitait avec ardeur de lui voir embrasser la profession paternelle.